

# 1

---

Elle avait rarement eu l'occasion de se soucier des gens. La culpabilité était un sentiment qu'elle avait peu expérimenté par le passé.

Ce devait être ce que l'on appelait « le privilège de la naissance ».

Pourtant, aujourd'hui, les mots sortaient sans mal.

— Je me sens ridicule de te parler ainsi. Moi qui n'ai jamais été bavarde, j'ai l'impression d'avoir tellement de choses à te dire... La plus importante d'entre elles, c'est que je suis désolée. Si tu savais à quel point je m'en veux..., répéta-t-elle pour la dixième fois depuis qu'elle se tenait là. J'aurais dû rester avec toi.

Figée dans le chagrin, les yeux secs des larmes qu'elle ne se sentait pas en droit de verser, Madeleine cherchait le pardon de sa meilleure amie. Silhouette sombre au milieu des tombes, le vent s'engouffrait dans ses jupes et faisait s'échapper de fines mèches de son chapeau. L'air était humide, et les bourrasques fraîches plaquaient les manches de sa robe à ses bras minces.

Il y a encore une semaine, elle sillonnait les routes andalouses, tête nue, assise sur le siège arrière de sa voiture, le regard dans le vide, songeant à son retour en France.

À Léonie, qu'elle n'avait pas revue depuis 1914.

Chaque instant des trois années qu'avait duré son expédition, Léonie avait été dans ses pensées. Elle ne manquait jamais de lui écrire, de lui détailler les mille aventures qui s'offraient à vous quand vous voyageiez autour du monde.

Des dizaines de lettres estampillées de timbres bigarrés avaient navigué jusqu'à la Normandie.

Elle se l'était représentée heureuse, la regardant avec les yeux encore brillants d'avoir trop ri.

Tant d'histoires en tête, précieusement conservées pour n'être partagées qu'avec elle...

Il faisait si froid ici ! Madeleine se tenait raide, le dos douloureux, tendu par la crispation entière de son corps. Si seulement elle avait pu repartir ! Continuer de s'oublier dans les voyages, n'avoir jamais su ce qui était arrivé, vivre dans une bienheureuse ignorance... Cela aurait été tellement plus facile, tellement moins cruel que cette douleur lancinante qui lui lacérait le cœur.

Elle poursuivit son monologue :

— Ta mère est anéantie. Quelle fierté elle éprouvait d'avoir une fille telle que toi ! Je l'entends encore dire à ma tante : « Léonie ne sera pas qu'une simple domestique. Elle fera bien mieux que moi, vous verrez ! » Tout ceci est irréal... Je n'arrive pas à croire que tu sois partie.

Elle appuya sa paume sur la froide dalle de ciment qui recouvrait maintenant le corps de sa meilleure amie, suivant du doigt l'inscription apposée par le graveur :

LÉONIE THÉRÈSE GERBAUD : 1899 - 1924.

Elle aurait espéré lui offrir quelque chose de plus grandiose, à la hauteur de l'importance qu'elle avait eue pour elle, mais la famille avait refusé. Une fille de domestique ne pouvait pas passer l'éternité sous du marbre. Marthe Gerbaud avait beau être pauvre comme Job, elle possédait l'orgueil d'une reine.

En jetant un regard par-dessus son épaule, elle vit qu'Eugénie la guettait toujours depuis l'entrée du cimetière. Ne voulant pas laisser la vieille femme l'attendre trop longtemps, elle déposa de la main un baiser sur la tombe, avant

de s'en retourner. Elle ressentait un grand vide dans la poitrine, une sensation de vertige qui menaçait de la faire sombrer à tout moment. Elle ignorait comment la chasser, mais connaissait son nom : la nostalgie.

Eugénie l'entoura de ses bras dès qu'elle arriva à sa hauteur et l'enveloppa de son odeur familière – mélange du savon dont elle usait pour sa toilette, et de l'huile parfumée à la lavande dont elle se servait pour masser ses doigts devenus noueux avec l'âge.

— Ça va aller, mademoiselle Madeleine. Avec le temps, vous irez mieux. Vous réussirez à repenser aux bons moments que vous avez partagés avec elle, sans douleur ni tristesse.

— Je me le demande... J'ai vu des personnes disparaître autour de moi... Mes grands-parents, mes parents... Mais je n'ai jamais éprouvé un tel sentiment d'injustice. Tu te rends compte qu'elle est morte avant d'avoir eu l'occasion de vivre ? Qui se souviendra de Léonie dans cinquante ans ? Elle ne sera jamais épouse, mère... Elle avait des rêves, de ceux qui nécessitent une vie entière pour se voir réaliser. C'est peut-être idiot, mais c'est ça qui me révolte. L'avenir sans elle m'apparaît comme insupportable.

La vieille femme ne répondit pas. Elle connaissait sa maîtresse aussi bien que s'il s'agissait de sa propre fille, et n'avait aucun doute sur le fait que la blessure émotionnelle guérirait avec difficulté. Madeleine Hardwick pouvait paraître froide et distante, mais Eugénie savait quels trésors d'amour elle cachait au fond d'elle. L'histoire de sa famille ne lui avait pas permis de développer son empathie, et la seule avec laquelle elle avait pu enfin être elle-même, c'était Léonie. Cette dernière désormais disparue, elle craignait qu'elle ne se ferme à toute forme d'affection, que la peur de souffrir de nouveau soit plus forte que tout.

Ce fut en silence qu'elles prirent le chemin du retour.

## 2

---

Augustine Ollivier avait quatre-vingts ans, mais elle se plaisait à dire qu'elle ne les paraissait pas.

Elle marchait quotidiennement pour se garder en forme, et appliquait tous les soirs sur sa peau une préparation à base d'eau de rose pour conserver un teint digne d'une adolescente.

Depuis qu'elle avait passé les cinquante ans, elle estimait que la ridicule exaltation des jeunes gens n'était plus pour elle, mais elle se réservait le droit de maintenir une certaine jeunesse d'esprit. Après tout, la vieillesse n'empêchait ni la coquetterie ni le plaisir de vivre. Et le retour de sa petite-nièce participait grandement à ce dernier.

Malgré les kilomètres qui les avaient séparées durant des années, elle ressentait une profonde affection pour Madeleine.

Jeanne, sa mère, avait été une ravissante enfant, une jeune fille délicieuse et une femme merveilleuse. Aussi douce que gracieuse, elle avait attiré tous les regards sur elle. Elle avait fait partie de ces personnes que l'on aurait adoré détester, mais qui parvenaient toujours, à force de gentillesse, à vous toucher au cœur. Sa naissance au sein d'une excellente famille la prédisposait à recevoir comme un dû ce que chacune espérait : une existence remplie de félicité auprès d'un mari aimant. Orpheline à l'âge de cinq ans, Augustine avait eu l'immense honneur de guider la jeune Jeanne dans la vie.

Elle avait immédiatement su que l'Américain n'était pas un homme pour elle. Elle avait toujours peiné à deviner

ce qu'il complotait derrière son front étroit. Son physique n'était absolument pas dénué de charme : grand, élégant, les cheveux coiffés en arrière, l'œil sombre, il possédait un charisme indéniable.

Il ne lui avait inspiré que de la méfiance. Quand Richard Hardwick avait fait la connaissance de Jeanne, il avait paru subjugué. Amateur d'art et de beauté, il était parti à sa conquête comme on part à la guerre. Il rendit la jeune femme folle de lui et prête à tout abandonner. Les supplications de sa tante n'eurent pas raison de sa passion, et c'était sûre de son choix qu'elle quitta famille et patrie pour un homme qui ne voyait en elle qu'une œuvre particulièrement décorative.

Bien vite, les pires prédictions d'Augustine se réalisèrent.

Mais même seule et délaissée, Jeanne n'avait jamais cessé d'aimer son époux. Quand elle donnait son affection, elle ne la reprenait jamais. Augustine avait toujours trouvé que c'était là son plus gros défaut. Elle n'avait en effet jamais cru que la mansuétude ouvrait les portes de la sainteté. Pourtant fervente catholique, elle aurait souhaité que sa nièce fasse davantage preuve d'égoïsme.

Le plus beau cadeau qu'elle ait reçu, durant sa courte vie, fut sa fille. La vieille femme bénissait le Ciel d'avoir donné à Jeanne une enfant à aimer. Ainsi, lorsqu'elle mourut bien trop tôt, Augustine s'efforça de chérir Maddy pour elle.

Depuis son poste d'observation favori – un confortable fauteuil en rotin placé près d'une baie vitrée –, elle vit Madeleine et Eugénie rentrer du cimetière. Sa petite-nièce avançait, courbée, accablée par la perte de celle qui avait été sa seule véritable amie. Plus de dix années s'étaient écoulées depuis que Madeleine avait serré Léonie dans ses bras pour la dernière fois, mais certaines rencontres comptaient plus que d'autres dans une vie.

Quand elle posait son regard sur la jeune femme, Augustine avait toujours l'impression, le temps d'un court instant, qu'une fenêtre s'ouvrait sur le passé. Madeleine était la

parfaite version américaine de sa mère : des cheveux bruns presque noirs, des yeux bleu foncé et un teint habituellement clair, aujourd'hui tanné par le soleil des pays qu'elle avait visités ces derniers mois.

Jeanne avait eu un physique éthéré, une grâce et une délicatesse qui la faisaient paraître fragile.

Pas sa fille. Richard Hardwick avait transmis son magnétisme et son charisme à Madeleine. À vingt-sept ans, désormais adulte, elle possédait une assurance rare. Trop impressionnante pour attirer les hommes au premier abord, seuls les plus sûrs d'eux osaient l'approcher. Sans succès jusqu'à maintenant. Elle ne semblait pourtant pas consciente de sa capacité de séduction, et c'était tant mieux de l'avis d'Augustine.

Mais à présent, c'était une femme brisée qui marchait sous le ciel menaçant de Normandie. Avec Léonie, c'était son enfance qui disparaissait, et Augustine savait à quel point remettre les bons moments définitivement pouvait être un crève-cœur.

Elle l'appela depuis sa place quand le claquement de la porte se fit entendre :

— Madeleine, viens passer un instant au salon avec moi.

— J'arrive, lui répondit cette dernière depuis le hall.

Elle entra dans la pièce en se frottant les bras.

— Tu sembles glacée, ma chérie. Veux-tu boire quelque chose de chaud ?

— J'apprécierais une tasse de thé, concéda-t-elle.

Augustine capta l'attention d'Eugénie, restée près de la porte.

— Pouvez-vous sonner la bonne et lui demander de nous préparer un plateau ?

— Tout de suite, madame, répondit la gouvernante en se retirant.

Madeleine s'installa dans un fauteuil faisant face à celui de sa tante, et regarda par la fenêtre d'un air absent.

Sentant qu'elle avait besoin d'un moment pour se reprendre, Augustine lui raconta les mille anecdotes qui constituaient la vie d'un petit bourg.

L'année 1923 s'était révélée particulièrement riche en scandales.

La fille de M. Gilbert s'était enfuie avec un saisonnier, et résidait dorénavant à Rouen, dans le péché. L'émotion dans le village avait été palpable, et les domestiques comme les maîtres en avaient fait leurs choux gras pendant des mois. On avait jugé sévèrement la pauvre Mme Gilbert de ne pas avoir su mieux tenir sa fille, et chacun se servait désormais de ce triste exemple auprès de ses propres enfants pour prévenir tout risque d'une autre escapade amoureuse.

Mme Rolland refusait de se fournir chez l'épicier depuis qu'elle l'avait vu lire *Le Nouveau Siècle*. Il lui était impossible d'acheter ses poireaux à un admirateur de Mussolini. Elle préférait se passer de légumes plutôt que de trahir les convictions politiques qu'avait défendues feu son mari, l'honorable M. Jacques Rolland.

Bernadette, la voisine, était tombée amoureuse des meubles Art déco, et, de l'opinion de tous, elle se ruinait en achats inutiles. Chaque jour, de nouvelles livraisons arrivaient sur le pas de sa porte, ce que la plupart des habitants trouvaient ridicule : à quoi bon singer les Parisiens ? La Normandie n'était-elle pas assez bien pour elle ?

Madeleine entendait la douce musique de la voix de sa tante et s'apaisait peu à peu. Celle-ci finit tout de même par se taire, avant de reprendre la parole pour aborder le difficile sujet du décès de Léonie.

— Nous n'avons pas parlé depuis que tu es rentrée, murmura Augustine.

— C'est que j'ignore par où commencer... J'ai du mal à réaliser ce qui lui est arrivé, répondit sa nièce. Il y a encore un mois, je parcourais de nouveaux paysages en pensant à tout ce que j'allais lui raconter, sans imaginer une seule

seconde qu'elle était partie depuis des semaines. Je m'en veux tellement de mon absence de ces dernières années, de n'être pas venue ici juste après la succession de Père...

— On ne peut pas modifier le passé, Madeleine. Et qu'est-ce que ta présence aurait changé ? Léonie n'est pas morte chez nous, mais à Paris. Sans oublier qu'elle n'a pas été emportée par une simple fièvre. Aurais-tu été en mesure d'arrêter le monstre qui lui a ôté la vie ? Bien sûr que non !

— Je n'ai pas dit ça. Mais l'accompagner à Paris, la surveiller, lui procurer un appartement dans un quartier mieux fréquenté ? J'aurais pu faire beaucoup de choses, j'en suis persuadée, s'étrangla-t-elle, la gorge serrée par l'émotion.

— Je sais qu'elle te manque, mais te flageller ne sert à rien. Léonie était adulte, et elle a fait ses choix. Ce qui lui est arrivé est l'œuvre d'un dément, affirma Augustine d'un ton catégorique. Elle aurait dû rester auprès des siens ; la capitale représente un danger bien trop grand pour les jeunes filles sans protection.

— J'aimerais tellement te croire, murmura Madeleine, qui sentait ses yeux s'embuer. Ma Léonie ne reviendra pas, je l'ai perdue à jamais. Regarde comme je suis pathétique. Je ne l'avais pas revue depuis onze ans, et pourtant, c'était toujours ma meilleure amie ! C'était même ma seule amie...

— Tu as le droit d'être triste, Madeleine, répliqua Augustine en lui prenant la main dans un geste d'une grande tendresse. Je vois bien que depuis hier, tu te contiens pour Dieu sait quelle raison. Pleure-la, regrette votre jeunesse perdue, les larmes peuvent t'aider à guérir ta peine.

— Non. Je me suis assez apitoyée sur mon sort. C'est ça qui m'a fait fuir à l'autre bout du monde, loin de ceux qui auraient pu avoir besoin de moi. Cela suffit ! Si tu savais comme je me sens vide, creuse...

La servante entra dans la pièce après avoir discrètement tapé à la porte, et déposa la collation sur la petite table située



entre les deux femmes. Les effluves de thé et de gâteaux emplirent l'endroit d'une fragrance d'enfance.

— Je m'en charge, Esther, dit Augustine en prenant la théière.

La jeune bonne salua d'un signe de tête et sortit.

Augustine dut utiliser ses deux mains pour remplir les tasses. N'ayant pas cédé à la mode actuelle qui offrait à chaque femme la possibilité de porter une robe légère sans corset – quelle inconvenance ! –, elle dut se rapprocher de la table pour ne pas avoir à trop se pencher. Cette sensation, ô combien inconfortable, des baleines qui vous rentraient dans les côtes était préférable au fait de se promener presque nue.

— Du jasmin, dit-elle à sa nièce en lui tendant une tasse, de sa main couverte de dentelle. Comme tu peux le constater, personne ici n'a oublié tes goûts.

— En effet, la princesse choyée que je suis n'a jamais rien eu à demander. Un claquement de doigts, et le moindre de mes vœux se voyait exaucé !

— Sottises ! C'est le poids de l'argent qui te fait culpabiliser ! Une petite fille gâtée, toi ? Bien entendu, tu n'as jamais manqué de rien d'un point de vue matériel, mais peux-tu en dire autant du reste ? Tu as perdu ta mère tellement jeune que tu ne te souviens plus d'elle, et ton père n'a eu de cesse ensuite de te placer à droite ou à gauche pour s'assurer de ne plus t'avoir sous les yeux ! En effet, quelle belle existence tu as eue ! lui répondit sa tante, d'un ton dans lequel perçait franchement l'ironie.

Madeleine ne dit rien. Elle avait déjà entendu cela avant et, une fois encore, elle désapprouvait la conclusion. Même privée de ses parents, elle avait été plus gâtée que bien des enfants. Léonie y compris.

— Tu sais bien, au fond de toi, que je te dis la vérité, insista Augustine. Tu as tous les morceaux de ta vie à recoller, et une confiance en toi à retrouver. Tu es forte, endurcie par les épreuves, mais si tu continues de nier qu'il y a beaucoup de

choses dans ton existence qui doivent changer, et cela inclut ta propre personne, cette tristesse qui t'entoure ne disparaîtra jamais.

— J'ai essayé, j'ai imaginé qu'en m'enfuyant loin de tout ce qui a toujours constitué mon quotidien, je passerais à autre chose... Mais c'est du vide que j'ai créé autour de moi.

— Comme tu le dis toi-même, tout ceci n'était qu'une fuite. Tu as détruit l'œuvre de ton père en pensant que cela te ferait du bien, mais après ça, que t'est-il resté ? Personne ne peut vivre sans solides fondations.

— J'étais venue ici pour vous voir, Léonie et toi, pour vous raconter ce qui avait composé ma vie ces deux dernières années. Mon seul projet avait été de reprendre cette existence qui m'avait tant apaisée par le passé. Les milliers de kilomètres parcourus m'avaient permis de comprendre une chose essentielle : ces fondations dont tu parlais justement à l'instant, c'est en Normandie que j'avais commencé leur construction.

Les larmes commencèrent à couler sur ses joues.

— Assez... Léonie est morte, et je suis encore en train de me plaindre, dit-elle en essuyant d'un geste rageur les traces humides sur son visage.

Le silence régna pendant quelques instants, le temps de laisser à la jeune femme un moment pour se reprendre.

— Si ça ne t'ennuie pas, John, Eugénie et moi allons rester ici. Histoire de décider d'un projet.

— Cesse de penser que tu me déranges. Cette maison est la tienne. Maintenant, bois cette tasse de thé avant qu'elle ne refroidisse. Tu vas finir par vexer Esther.

Sans discuter, Madeleine obéit à Augustine.

On obéissait toujours à Augustine.